

connaît ses imperfections, plus il lui semble que Dieu la rejette et l'abandonne à cause de ses ingratitude pour les bienfaits qu'elle en a reçus. Bien plus, les exercices de piété, les oraisons, les communions, les mortifications l'affligent davantage ; car, comme elle les fait avec le plus grand dégoût et la plus grande peine, elle croit qu'ils la rendent tous digne des supplices et plus odieuse à Dieu. Plusieurs fois même il semble à ces pauvres ames qu'elles ont de la haine pour Dieu, qu'à cause de cela Dieu les a déjà réprouvées comme ses ennemies, et qu'il commence dès cette vie à leur faire éprouver les peines des damnés en les abandonnant. D'autres fois Dieu permet que ces désolations soient accompagnées de mille autres tentations et mouvements d'impureté, de colère, de blasphème, d'incrédulité et surtout de désespoir. Dans cette profonde obscurité et cette grande confusion, ne pouvant discerner la résistance de la volonté qui a réellement lieu, mais qui leur est cachée, à cause des ténèbres qui l'enveloppent et qui les empêchent de la connaître, du moins avec certitude, elles craignent d'avoir consenti, et se croient, en conséquence, bien plus abandonnées de Dieu.

« Si donc un confesseur rencontre une de ces ames qui marche déjà dans le chemin de la perfection et se croit abandonnée de Dieu, qu'il ne se laisse point effrayer en voyant une telle confusion et au récit de ces sentiments de crainte et de désespoir. Qu'il se donne bien de garde de paraître timide ou embarrassé ; mais, au contraire, qu'il l'encourage fortement à ne rien

craindre et à mettre plus que jamais sa confiance en Dieu, lui rapportant les paroles que le Seigneur adressa un jour à sainte Thérèse, savoir, *que personne ne perd Dieu sans savoir qu'il le perd.*

« Sainte Thérèse, traitant de l'union passive, dit que l'ame, dans cette union, *ne voit, ni ne sent, ni n'aperçoit son état*, parce que l'abondance de la lumière et de l'amour forme cette bienheureuse obscurité dans laquelle sont suspendues toutes les puissances de l'ame. La mémoire ne se souvient que de Dieu ; la volonté est unie à Dieu par un tel amour, qu'elle ne peut aimer d'autre objet ; et l'intellect est rempli d'une si grande lumière, qu'il ne peut penser à autre chose, pas même à la grace qu'il reçoit alors : de sorte qu'il conçoit beaucoup, mais sans pouvoir comprendre ce qu'il conçoit. En un mot, l'ame constituée dans cet état a une connaissance claire et expérimentale de Dieu présent, qui s'unit intimement cette ame. Cette union, suivant sainte Thérèse, dure peu, elle n'exède pas une demi-heure.... Dans les autres contemplations, l'ame peut douter si c'est Dieu, mais dans celle-ci elle ne le peut pas. Néanmoins, le confesseur doit l'avertir qu'elle n'est pas devenue pour cela impeccable, et que plus elle se voit favorisée des graces de Dieu, plus elle doit être humble et détachée de tout, aimant uniquement la croix et vivant dans une conformité entière aux dispositions de la Providence et dans une crainte continuelle que ses infidélités ne soient dès ce moment punies, d'autant plus sévèrement qu'elles seront l'effet d'une plus grande ingratitude. Sainte Thérèse dit qu'elle a

connu plusieurs personnes qui auparavant étaient arrivées à cet état d'union et qui dans la suite tombèrent misérablement dans des fautes mortelles.

« Il y a trois sortes d'unions : l'union *simple*, l'union de *fiançailles* et l'union *consommée*, appelée l'union de *mariage spirituel*. L'union simple est celle dont nous avons parlé jusqu'ici. Quant à l'union de *fiançailles*, elle est ordinairement précédée de l'aridité substantielle, qui est la purification de l'esprit, dont nous avons parlé au numéro 107. Dans cette union, on distingue trois autres degrés, *l'extase*, *le ravissement* et *l'essor de l'esprit* : dans l'union simple, les puissances de l'ame sont suspendues, mais non les sens corporels, quoiqu'ils restent très faibles pour pouvoir agir ; mais dans l'extase, on perd l'usage des quatre sens, en sorte que la personne ne voit pas, n'entend point et ne sent ni les coups ni les incisions. Le ravissement n'est autre chose qu'une impression plus forte de la grace, par laquelle le Seigneur n'élève pas seulement l'ame jusqu'à l'union, mais la ravit encore par un mouvement subit et violent, de manière que le corps est quelquefois élevé de terre et rendu léger comme une plume. *L'essor ou le vol de l'esprit* a lieu quand l'ame se sent transportée comme hors du corps et élevée au-dessus d'elle-même avec une grande violence, ce qui, dès le commencement, lui fait éprouver une grande frayeur. Dans *l'essor de l'esprit*, se trouve aussi bien l'extase (puisqu'il y a perte des sens) que le ravissement, c'est-à-dire un mouvement violent..... Mais ici se présente un doute : si dans cette union

les puissances sont suspendues et l'entendement ébloui par un abîme de lumière, en sorte qu'il ne puisse réfléchir aux choses qu'il voit ou qu'il entend, comment l'ame peut-elle comprendre et raconter ce divin secret? Les auteurs de la vie spirituelle répondent que lorsque Dieu veut faire entendre à l'ame quelque secret ou qu'il lui donne quelque vision *intellectuelle* ou *imaginaire*, il diminue un peu sa lumière, en sorte que l'ame conserve le pouvoir de connaître et d'examiner tout ce que Dieu veut lui faire entendre. Enfin, *l'union consommée* est la plus parfaite et la plus grande que Dieu puisse accorder dans cette vie à une ame voyageuse. C'est ce qu'on appelle *mariage spirituel*, par lequel l'ame est transformée en Dieu et devient en quelque sorte une même chose avec lui, comme un vase d'eau répandue dans la mer devient une même chose avec l'eau de la mer. Il faut remarquer ici que dans les autres unions, comme disent les auteurs ascétiques, les puissances sont suspendues ; mais il n'en est pas de même dans celle-ci, parce que les puissances, purifiées de ce qu'elles ont de sensible et de grossier, sont devenues capables de l'union divine, en sorte que la volonté aime son Dieu avec une très grande douceur, et l'entendement connaît très bien, et réfléchit à cette union divine et intime qui unit l'ame à Dieu : ce qui arrive comme si quelqu'un regardait le soleil et qu'il en connût la splendeur sans que ses yeux fussent éblouis. De plus, il faut remarquer que cette union n'est point passagère, comme les deux premières, mais permanente, en sorte que l'ame jouit habituelle-

ment, et dans une paix stable, de la présence de Dieu, avec qui elle est intimement unie; car les passions ne la troublent plus: l'ame, à la vérité, les aperçoit quand elles se montrent, mais elle n'en est point affligée; il en est comme d'un homme qui, placé au-dessus des nuages, verrait les tempêtes se former dans les régions inférieures et qui n'en serait point atteint. » *Prax. conf.*, n. 136 et suiv. Le lecteur qui voudra s'instruire plus amplement de ce qui concerne la contemplation, pourra lire depuis le n. 131, jusqu'au n. 144 inclusivement du même ouvrage. Là, il verra la conduite admirable de Dieu à l'égard de certaines personnes choisies qui lui sont fidèles.

Quant aux ames spécialement privilégiées, qui sont, comme disent les théologiens ascétiques, *bles-sées des plaies de l'amour divin*, elles sont favorisées d'une espèce de grace que Dieu n'accorde qu'à des personnes de grand choix parmi celles-là mêmes qui sont dans des voies extraordinaires (1). Suivant sainte

(1) « Pour comprendre la nature de ces plaies, il faut considérer ce que dit saint François de Sales, que l'amour est le premier principe de toutes les passions et affections de l'ame, et qu'en cette qualité il entre le premier dans le cœur; et comme il le pénètre et va jusqu'au fond, qui est son siège et son centre, c'est pour cela qu'on dit qu'il blesse le cœur. Or, s'il blesse, il donne de la douleur, soit parce que le cœur qui était à soi avant qu'il fût atteint de l'amour divin, commence, lorsqu'il aime, à se diviser et à se séparer entièrement de lui-même pour se donner à Dieu, ce qui ne se fait pas sans douleur; soit parce que l'amour divin excite le désir de s'unir à Dieu, désir qui tourmente sans cesse l'esprit jusqu'à ce qu'il

Thérèse et d'autres auteurs ascétiques, les plaies de l'amour divin ne se font pas dans ces ames de la même manière. Il y a des plaies d'amour qu'on appelle *plaies de langueur muette* (1), qui consomment, pour ainsi dire, secrètement l'ame, la réduisant à une espèce d'agonie. Cela vient de ce que l'ame qui est atteinte d'un trait d'amour violent et constant, se porte vers Dieu avec tant d'ardeur et s'occupe de lui avec une application si forte que, ne pouvant plus supporter les fortes opérations de la grace qui échauffent et enflamment de plus en plus son cœur du désir d'être unie à l'objet de son amour, elle tombe en défaillance. C'est ainsi que saint Stanislas Kostka, suivant l'auteur de sa vie, était si fortement assailli de l'amour de Jésus, que souvent il tombait en pamoison, si bien qu'on était obligé de lui appliquer sur la poitrine des linges trempés dans l'eau froide pour modérer la violence de l'ardeur qui le consumait; telle fut la plaie que reçut plusieurs fois

soit accompli, quoique, néanmoins, il ne laisse pas pour cela d'être extrêmement doux et agréable, car il naît de la complaisance; mais, parce qu'il n'est jamais parfaitement satisfait en cette vie, sa douceur est presque toujours mêlée de douleur. » *Le P. Nouet*.

(1) Comme la langueur du corps est un effet de la chaleur excessive qui le brûle et qui consume les esprits vitaux d'où il tire sa force et sa vigueur, de même la langueur de l'ame est un effet de la ferveur de son ardent amour qui aspire à la jouissance et à l'union intime avec Dieu. C'est pour cela que saint Thomas dit que la ferveur n'est autre chose qu'un désir extrême de posséder ce qu'on aime, et la langueur une extrême tristesse de son absence. *S. Thom.* 42, q. 28, a. 5.

sainte Catherine de Gênes, et qui lui faisait dire . « Je n'ai plus d'ame et de cœur, mais mon ame, mon cœur c'est celui de Jésus, mon doux amour. » Elle disait encore qu'elle ne sentait en elle qu'une plénitude de Dieu, dans laquelle toutes les opérations humaines s'éclipaient à ses yeux, ne pouvant connaître en elle nulle autre chose que Dieu, comme si elle eût été sans corps et sans ame : « Je ne vois, disait-elle, autre chose que Dieu en moi et hors de moi. Cette vue occupe tellement un homme, qu'il ne peut voir, ni goûter, ni vouloir autre chose. Tout l'être de l'ame et du corps demeure comme une chose morte sans une opération intérieure et extérieure (1).

Il y a d'autres plaies d'amour, qu'on nomme *plaies ardentes*, dont l'ame est vivement pénétrée et qui par des voix amoureuses la font éclater en soupirs et en sanglots. La douleur en est si vive et si profonde, quoique la douceur divine le soit encore plus, et le feu en est si brûlant, que l'ame n'est pas capable de retenir les plaintes de son amour, l'excès de son martyre, ni les transports de son esprit. C'est de cette sorte de plaie que fut blessée sainte Marie-Madeleine de Pazzi, quand, courant par les corridors du monastère, elle s'écria : « Au feu, au feu, mes sœurs! ô amour! ô amour de mon Dieu! faut-il que l'amour ne soit pas aimé! ô ames créées par l'amour, pourquoi n'aimez-vous pas? » Quelquefois l'ame sent cette plaie d'amour d'une telle manière, qu'elle a l'assurance que c'est

(1) Vie de sainte Catherine de Gênes, c. 2, 9, 21.

Dieu qui la blesse; et tous les confesseurs auraient beau lui dire le contraire, la main qui porte le coup lui en donne un si grand témoignage, qu'il lui est impossible d'en douter.

Cependant, suivant plusieurs docteurs ascétiques, quelquefois une ame blessée des plaies de l'amour divin ne comprendra point que cela soit : au contraire elle se plaindra, elle gémera de ne pas aimer; tantôt elle blâmera sa dureté; tantôt elle s'en prendra amoureusement à Dieu même, tandis que la plaie qu'elle a reçue, qu'elle porte et qui est cachée, la pousse sans cesse à montrer tous les effets d'une ame blessée d'un parfait amour, par les actions les plus généreuses et par le sacrifice entier de tout ce qui peut satisfaire les sens. Il est aisé de comprendre, par ce que nous venons de dire, combien les ames blessées des plaies de l'amour divin sont dans une voie éminente, vu que cette blessure divine n'est que l'effet d'un excès d'amour, tant du côté de l'ame qui la reçoit, que du côté de Dieu qui la fait.

Néanmoins, comme dit sainte Thérèse, il ne faut pas nous imaginer que le dessein de Dieu, en comblant ces ames de faveurs si extraordinaires, soit seulement de leur donner en ce monde de la consolation et de la joie : ce serait une grande erreur; « car, ajoute cette sainte, la faveur la plus signalée que Dieu puisse nous faire est de rendre notre vie conforme à celle que son propre Fils a menée sur la terre; et je tiens pour certain qu'il ne nous départ ses faveurs que pour fortifier notre faiblesse, afin de nous rendre capables de souffrir

pour son amour. Il n'en faut pas d'autres preuves, que de voir que ceux que Jésus-Christ a le plus aimés, tels que sa glorieuse Mère et les apôtres, sont ceux qui ont le plus souffert. »

2° *Des personnes favorisées de graces extraordinaires qui sont parfaitement détachées de tout.* Ces ames sont tellement mortes à elles-mêmes et à toutes les créatures, qu'elles ne goûtent, pour ainsi parler, pas plus ce qui peut satisfaire les sens, qu'un mort dans le tombeau. Elles n'ont que de l'indifférence et de l'aversion pour tout ce que les hommes estiment, et qui peut le moins du monde flatter leur concupiscence. Elles méprisent toutes les folles joies de la vie, ne pouvant comprendre que des cœurs qui n'ont été faits que pour goûter Dieu, puissent s'amuser à des choses si basses et si méprisables; elles ne peuvent supporter les conversations qui ne sont pas pour les intérêts de Dieu, parce qu'étant accoutumées à ne converser qu'avec Dieu, elles n'aiment la conversation des créatures qu'autant qu'elles y trouvent le divin objet de leur amour. Enfin, elles sont tellement mues par l'esprit de la grace, que rien en elles, pour ainsi dire, ne se meut par un esprit naturel, et qu'elles sont mortes à tout ce qui est humain. De plus, s'accoutumant à s'élever au-dessus d'elles-mêmes pour n'être attachées qu'à Dieu, et n'avoir d'autre bon plaisir que le sien, elles travaillent à mourir même à toutes les consolations divines, ainsi que faisait sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse et autres. Cet état de mort parfaite, par lequel Dieu conduit certaines ames, les

élève à un si haut degré de perfection, qu'au jugement de quelques docteurs, il est plus rare d'en trouver qui soient dans cette sorte de voie, que de celles qui sont favorisées du don de contemplation, et qu'un tel état est un prodige dans les opérations divines.

3° *Des personnes favorisées de graces extraordinaires qui, intérieurement et extérieurement, sont en proie à de dures épreuves.* Ces personnes ne cèdent en rien à celles dont nous venons de parler et ne sont pas moins agréables à Dieu; bien plus, elles peuvent mériter davantage. Ce sont ces ames choisies qui vivent dans la dernière abjection, dans la bassesse et le mépris, et qui sont regardées comme la lie et l'excrément du monde. Ce sont elles qui sont en butte à toutes les persécutions, qui sont attaquées de toutes les tentations imaginables, quelquefois si multipliées et si fortes, que toute la substance du corps et de l'ame semble n'être, pour ainsi dire, que tentation. Ce sont elles, enfin, qui ne sont pas seulement persécutées par les créatures, tentées par le démon, mais qui, pardessus tout, tombent encore dans les délaissements intérieurs les plus rigoureux de la part de Dieu: comme si ce n'était pas assez que toutes les créatures se tournent contre elles, Dieu se met de la partie pour les éprouver. L'on peut dire que les épreuves auxquelles elles sont en proie intérieurement, et dont elles sont extérieurement assiégées, en font à Dieu des victimes vivantes, en les anéantissant en toutes manières. Mais si ces épreuves si dures, si extraordinaires, supposent, dans ces personnes, une grandeur d'ame héroïque,

capable d'en soutenir tout le poids, elles marquent encore plus les grands desseins de Dieu sur elles; car, pour l'ordinaire, Dieu a coutume d'éprouver une ame à proportion des desseins qu'il a de l'élever en vertu et en perfection; et comme les épreuves que supportent les personnes dont nous parlons sont extrêmes, on peut dire que Dieu a sur elles des desseins de sanctification qui sont extraordinaires. C'est ainsi que les terribles épreuves de ces ames souffrantes, deviennent le principe de leur grandeur.

Après avoir exposé ce qui caractérise les ames éminentes en perfection et favorisées de graces extraordinaires, il nous reste à démontrer comment un confesseur doit les diriger au saint tribunal. C'est ce que nous allons faire dans le paragraphe suivant.

PARAGRAPHE DEUXIÈME.

Quelles règles de conduite doit suivre le confesseur dans la direction des personnes privilégiées, favorisées de graces extraordinaires.

Pour bien diriger ces différentes sortes de personnes, le confesseur a deux conduites à tenir à leur égard: l'une générale, qui peut également convenir à toutes, et l'autre particulière, qui est propre à chacune en particulier, suivant son état et l'éminence de ses dispositions.

ART. I.

Conduite générale que doit tenir un confesseur avec les ames favorisées des dons extraordinaires de la grace.

La première règle que doit suivre le confesseur, est de cacher, pour l'ordinaire, à ces ames les faveurs que Dieu leur fait, ne leur parlant point de l'éminence des voies par où il les conduit. La raison en est qu'il leur faut une humilité tout extraordinaire, pour voir sans orgueil les faveurs signalées dont Dieu les gratifie, et qu'il est aussi difficile d'être humble au milieu de si grandes faveurs, qu'il est difficile d'être pauvre au milieu des plus grandes richesses. Combien d'ames n'a-t-on pas vues être humbles dans les voies communes et devenir superbes et orgueilleuses, lorsqu'elles ont reçu de Dieu des dons extraordinaires qu'on leur a fait connaître! D'ailleurs, le confesseur, en cachant à ces ames privilégiées les dons de la grace dont elles sont favorisées, ne fait qu'imiter, en cela, la conduite de Dieu, qui, le plus souvent, met un voile devant ses faveurs, afin de les cacher à ceux à qui il les départit; et pour cet effet, au moment qu'il les leur communique, il expose souvent à leurs yeux les péchés dont ils ont pu se rendre coupables durant leur vie, et leur fait sentir le poids de leur misère, afin qu'ignorant ce qu'ils sont par les dons extraordinaires de sa grace, ils connaissent ce qu'ils sont par la faiblesse de la nature. Autre raison: le devoir du confesseur est de purifier de plus en plus ces

ames des plus légères imperfections, et de les tenir, par conséquent, dans une profonde humilité, dans une basse idée d'elles-mêmes, afin qu'elles évitent de se souiller par des retours de complaisance; or, il prendrait un chemin tout contraire à son devoir, s'il leur découvrait la grandeur des graces dont elles sont favorisées. Cependant je ne prétends pas qu'il faille toujours cacher à ces ames les faveurs que Dieu leur fait; il est des circonstances où il est même utile de les leur faire connaître avec prudence, lorsqu'on prévoit que, vu leurs excellentes dispositions, elles n'auront aucun retour de complaisance sur elles-mêmes, et cela, afin de les animer à rendre à Dieu des actions de graces pour des biens si rares et si extraordinaires, communiqués à des indignes et à des misérables, et à se rendre fidèles à correspondre à ces faveurs si grandes, par une humilité extraordinaire et une vie toute céleste.

Quand on juge nécessaire ou utile pour le bien de ces ames de les tenir dans l'ignorance de ces voies élevées par où Dieu les conduit, les moyens à prendre pour cela sont :

1° De ne les écouter en confession précisément qu'autant que l'exige la nécessité, pour savoir ce qui se passe dans leur intérieur, ne faisant, dans le récit qu'elles font des merveilles que Dieu opère en elles, aucune instance inutile, comme pour avoir des éclaircissements qui ne seraient pas nécessaires; en sorte qu'à voir la manière dont agit le confesseur à leur égard, elles se persuadent qu'il les écoute seulement avec patience,

et non avec satisfaction et le plaisir d'entendre tout ce qu'elles lui disent;

2° De leur défendre d'écrire ce qui se passe dans leur intérieur, à moins que le confesseur ne le juge nécessaire pour en faire un examen et la discussion, ou que le bien des ames n'y soit intéressé. C'est pour ce dernier motif que le confesseur de sainte Thérèse lui ordonna d'écrire les choses extraordinaires que Dieu opérerait en elle. Mais, soit que le confesseur enjoigne à ces personnes d'écrire les merveilles dont Dieu les favorise, soit qu'il le leur prohibe, en tout il doit se comporter de manière à ne pas leur faire connaître qu'elles sont conduites par des voies extraordinaires; et s'il ne peut empêcher que ce qu'elles lui communiquent ne leur paraisse des effets très singuliers, il doit encore les tenir dans l'humilité, en les persuadant que ces faveurs extraordinaires ne leur sont faites que pour soutenir leur grande faiblesse, étant plutôt une marque de leur pauvreté et de leur grande misère, qu'une marque d'élévation. Il est à propos même de leur dire que les grandes ames, qui ont une vertu mâle et généreuse, ne sont pas, le plus souvent, conduites par ces voies extraordinaires, et que de telles voies ne sont pas toujours un indice d'une grande sainteté, comme le dit très bien sainte Thérèse, s'exprimant ainsi : « Il ne faut pas s'imaginer qu'une sœur favorisée de ces graces singulières soit meilleure que les autres, Dieu conduisant [chaque ame selon le besoin qu'elle en a. Il est vrai, ces graces peuvent porter les personnes à une grande perfection, si elles y répon-